

Texte n° 1 :

► GIONO, *Les Âmes fortes*, p. 290-292.

Exploitable dans le cadre de réflexions sur :

► Définir le mal et ses origines

L'homme naturellement mauvais : le catéchisme infernal de Thérèse

« LA CHOSE NATURELLE »

Tel était le titre initialement prévu par Giono avant qu'il n'opte pour *Les Âmes fortes*. À partir de 1945, **l'idée selon laquelle l'homme est naturellement mauvais occupe une place prépondérante dans l'écriture gionienne.**

On en trouve de nombreux échos dans ce passage où la parole est à l'héroïne, Thérèse. D'emblée, **l'image de la floraison des salauds** (en lieu et place de la « foison » consacrée par l'usage linguistique) souligne de manière métaphorique cette **naturalité du mal**, déjà révélée par Baudelaire dans son recueil *Les Fleurs du Mal* (1857).

À cet égard, l'anecdote de la vieille épileptique dont la malencontreuse immolation chatouille l'appétit de tout un village peut s'interpréter comme une allégorie : le mal est naturel (« ce qui prouve que c'est naturel »), l'homme ne se distingue plus de l'animal et **les instincts agressifs ne sont inhibés que par des conventions arbitraires.**

Rien ne justifie, dans ces conditions, que l'homme se tourne vers le bien plutôt que vers le mal. « Des goûts et des couleurs... » : **le bien et le mal ne sont tout au plus qu'une affaire de goût.** Dans le monde que dépeint Thérèse, **aucun principe transcendant** ne vient contenir – et encore moins gouverner – les instincts des individus livrés à eux-mêmes : ni la morale individuelle (« zéro, poussière » : les péchés commis ne pèsent pas lourd), ni la projection dans le temps long des familles (« le troisième héritier, est-ce que vous vous en foutez oui ou non ? »). La vertu et l'honneur, valeurs fondamentales des sociétés traditionnelles, sont évincés au profit de l'obscurité anarchique d'une « nuit noire » érigée au rang d'institution : là encore, l'image de la nuit poursuit l'association du mal à la nature. **Seule importe la possession immédiate des biens matériels.**

Le seul principe opératoire est celui de l'utile : se faire haïr n'est pas grave, c'est se faire haïr « pour rien » qui est fâcheux ; si l'on ne profite pas, alors « rien ne sert à rien ». L'évocation de la naturalité du mal semble donc se doubler, en filigrane, d'une peinture des temps modernes, qui voient à partir du XIX^e siècle les morales de l'utilité supplanter les valeurs aristocratiques.

UNE PERVERSION DU DISCOURS CHRÉTIEN

Le funeste barbecue relaté par Thérèse a également pour fonction d'inverser l'image traditionnelle des flammes de l'enfer : **« je rôtirai. Et je donnerai faim à tout le monde ».** Rendre l'enfer appétissant, telle est l'ambition d'un discours résolument sacrilège.

Sacrilège, le catéchisme de Thérèse l'est d'abord en ce qu'il nie l'existence du péché : seuls nous paraissent affreux les péchés que nous n'avons pas commis, affirme Thérèse, en d'autres termes : **le péché n'a d'existence qu'imaginaire.** La métaphore monétaire employée pour qualifier la mauvaise conscience et le remords (« C'est de la monnaie. Payez et emportez »), en même temps qu'elle entérine cette déréalisation du péché défini comme pur symbole et simple monnaie d'échange, entraîne **une subversion ironique de la notion de libre arbitre** : **« tu seras jugée. Alors, ne te prive pas. C'est de la banque ».** Loin d'inciter l'individu à faire de sa liberté un usage honnête, la perspective du Jugement le dédouane au contraire de toute responsabilité terrestre et sert de blanc-seing aux pires turpitudes ; **le pari de Thérèse s'oppose à celui de Pascal.**

Mais Giono va plus loin : à en croire son héroïne, **l'orgueil serait à l'origine des vocations paradisiaques** (« Il y en a qui sont pour le paradis [...] moi, je suis modeste. [...] je n'ai pas d'orgueil »), **tandis que les vocations infernales seraient dues à un excès d'espoir** (« j'aime espérer large. On prétend qu'alors c'est l'enfer »). Or l'orgueil est considéré par l'Eglise comme l'un des péchés capitaux ; à l'inverse, l'espérance est l'une des trois vertus théologales. **Aux sources du bien, un péché ; à l'origine du mal, une vertu.** Si ce paradoxe propose une remise en question des valeurs chrétiennes, **le brouillage des frontières entre le bien et le mal** annonce aussi l'un des principaux thèmes des *Âmes fortes* (incarné par le couple Thérèse / M^{me} Numance).

COMMENT FAIRE PARLER LE MAL ?

L'énonciation maléfique présente trois principales caractéristiques.

D'abord un rapport ludique au langage : sans revenir sur le grotesque de la septuagénaire rôtie, on soulignera l'allègre irrévérence de ce passage (jeu sur les locutions figées cf. « floraison », évocation des « saintes familles à perte de vue », etc.).

La parole maléfique se veut aussi apocalyptique (au sens étymologique du terme), au sens où elle entend dévoiler des choses cachées : réfutation du sens commun (« Bien mal acquis ne profite jamais »), révélation de l'origine douteuse de la fortune des « saintes familles », démystification des passions humaines (cf. l'analyse assez subtile des conséquences de la colère), le tout dans un style catégorique et sentencieux (présent de vérité générale).

Enfin, le discours satanique de Thérèse est marqué par une très forte implication du destinataire, dans une optique de persuasion : on notera la fréquence de la modalité interrogative (« Est-ce que vous vous en foutez, oui ou non ? », « Alors ? »), les très nombreux impératifs (« faites », « possède », « défonce », « payez et emportez »), ainsi que le curieux passage du *vous* au *tu* qui laisse planer une ombre sur l'identité précise du destinataire : Thérèse s'adresse-t-elle à sa collègue serveuse ? à elle-même ? à l'ensemble des auditrices de la veillée ? Ou bien au lecteur – **« hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »** ?

Ce qu'on peut retenir de cette analyse

Le propos est clair : Thérèse développe ici la thèse de **l'immanence du mal** au sein d'un **monde dénué de toute transcendance.**

Texte complémentaire :
« L'état de nature » l'homme est un loup pour l'homme
(Thomas Hobbes, *Leviathan*)

La Nature a mis une telle égalité entre les hommes en ce qui concerne les capacités du corps et de l'esprit que, bien que certains l'emportent par la force et la vivacité d'esprit, néanmoins, tout bien considéré, la différence d'un homme à un autre n'est pas importante au point qu'un individu puisse s'en prévaloir pour s'attribuer le moindre privilège aux dépens d'autrui. [...]

Cette égalité de capacité entraîne un égal espoir de satisfaire nos désirs. Et c'est pourquoi, dès lors que deux hommes portent leur désir vers un même objet, dont la jouissance ne peut être cependant qu'exclusive, ils deviennent ennemis. [...]

De là découle la conséquence suivante : aussi longtemps que les hommes vivent sans être maintenus dans la terreur par un pouvoir commun, leur condition est celle qui a pour nom *guerre*, et une telle guerre est celle de chacun contre chacun. [...]

Il résulte aussi de cette guerre de chacun contre chacun que rien ne peut être déclaré injuste. Les notions de bien et de mal, de juste et d'injuste n'ont pas lieu d'être dans cette condition. Là où il n'y a pas de pouvoir commun, il n'y a pas de loi ; là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas d'injustice. Force et ruse sont les deux vertus cardinales en temps de guerre. [...] il résulte également de cette condition qu'il ne peut y avoir ni propriété, ni possession, ni distinction entre ce qui est à moi et ce qui est à toi, mais que seule demeure la règle selon laquelle chacun possède ce qu'il peut prendre, aussi longtemps qu'il peut le garder. Et telle est la dure condition dans laquelle l'homme est plongé par la seule nature.

Thomas Hobbes, *Leviathan*, Première Partie, Chapitre 13, « De la condition naturelle de l'homme relativement au bonheur et au malheur » (Traduction Alexandre Postel et Juliette Azoulai).

Que peut-on tirer du texte de Hobbes ?

Giono lecteur de Hobbes : dans un carnet contemporain de la rédaction des *Âmes fortes*, il dit vouloir se consacrer à « **l'étude de l'homme, plus passionnante que l'étude de paysage. [...] Et toujours revenir à Hobbes : l'homme est naturellement mauvais** » (7 mai 1949).

Selon Hobbes, l'état de nature est une fiction philosophique destinée à justifier l'existence d'un État fort inspirant la peur à ses sujets. Or Giono fait basculer cette fiction dans la réalité romanesque. **L'univers des Âmes fortes est dénué de tout principe transcendant** : on est aux marges de l'État, dans un territoire sauvage et reculé où des aventuriers comme Rampal et « le gros blond », ou encore des coquins tels que Reveillard, ont les coudées franches ; **l'Église a perdu toute influence** (comme le montre la mise en scène de l'aveuglement des instances religieuses : « **l'harmonie est revenue !** », s'écrit le curé quelques mois avant l'assassinat de Firmin). Et c'est pourquoi Thérèse prêche la rapine et la nuit noire.

« **L'homme est un loup pour l'homme** » : cette célèbre formule, empruntée à l'auteur latin Plaute, résume ordinairement la conception hobbesienne de l'état de nature. Thérèse comparera son expérience du mal à celle d'un furet altéré de sang.